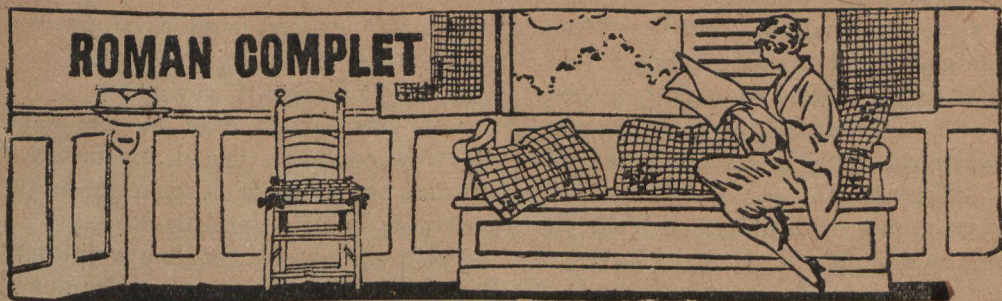




LA GRIFFE DU MONSTRE

Par Paul de GARROS

PREMIÈRE PARTIE

I

QUATRE mois s'étaient écoulés depuis que Maurice d'Orcel et Edwige de Noirfont avaient vu enfin le mariage consacrer leur amour. Ils étaient heureux, parfaitement heureux.

Et un événement d'une importance capitale venait encore de créer entre ces deux êtres, qui ne vivaient déjà que l'un pour l'autre, un lien nouveau d'une douceur infinie : Edwige avait une promesse certaine de maternité.

Que pouvaient désirer de plus ces deux époux, dont l'amour avait rencontré tant d'obstacles ?

Un enfant !... C'était la consécration définitive de leur union... le gage de leur bonheur futur !

Désormais, il n'y avait plus devant eux que des perspectives riantes, des horizons sans nuages, tous les éléments, toutes les assurances de la félicité la plus idéale.

Ils rentrèrent en France après un long voyage en Italie et regagnèrent aussitôt la

Côte d'Azur où le comte de Noirfont les attendait avec impatience dans sa villa de Beaulieu. Ils tenaient à lui annoncer de vive voix le grand événement.

Le gentilhomme accueillit la nouvelle avec de vrais transports de joie.

Lui qui n'avait jamais eu de famille, qui n'avait pas vu sa fille croître sous ses yeux, était hanté par l'idée fixe d'avoir des petits enfants à chérir et à gâter.

Et voilà que son rêve allait se réaliser ! Il verrait, il caresserait ces petites têtes d'anges... On l'appellerait grand-père !...

Une seule arrière-pensée le tracassait : la méritait-il bien, cette joie-là, lui qui s'était montré jadis si mauvais père ?

Dans un mouvement d'indignation contre lui-même, il fut sur le point de s'écrier : "Non, je ne mérite pas tout ce bonheur ; et, pour me punir, je m'en priverai volontairement..."

Mais, à ce moment-là, il regarda Edwige et s'aperçut que son visage s'était assombri, comme si elle eut deviné le souvenir amer qui venait de traverser son esprit.